



COUP
de
CŒUR

JANE ASHFORD

Un héritage encombrant

LA SUCCESSION DU DUC DE TEREฟอร์ด

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Un héritage encombrant

JANE
ASHFORD

LA SUCCESSION DU DUC DE TEREFORD – 1

Un héritage
encombrant

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Julie Guinard*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE DUKE WHO LOVED ME

Éditeur original
Sourcebooks Casablanca,
an imprint of Sourcebooks

© Jane LeCompte, 2021

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

1

Trois jours après avoir hérité du titre de duc de Tereford, James Cantrell entreprit de visiter l'hôtel particulier ducal situé à côté de Berkeley Square. C'était une agréable matinée d'avril et il décida de s'y rendre à pied depuis son appartement, non loin de là. Il espérait que cette première rencontre serait brève et cordiale, et qu'il aurait le temps de faire une promenade à cheval avant le coucher du soleil.

Il traversait la place lorsqu'on l'interpella. Tournant la tête, il vit approcher Henry Deeping en compagnie d'un jeune homme inconnu.

— Vous connaissez mon ami Cantrell ? demanda Henry à son compagnon quand ils rejoignirent James. Désolé, se reprit-il, je voulais dire Tereford. Il vient de devenir duc. Stephan Kandler, je vous présente le plus récent des pairs du royaume, qui est aussi le plus bel homme de la capitale.

Tandis qu'ils échangeaient des saluts, James maudit silencieusement l'idiot qui l'avait affublé de cette étiquette. Il avait hérité sa charpente puissante, ses cheveux noirs et ses yeux bleus de son père. Il n'y était pour rien.

— Quelle absurdité, commenta-t-il.

— Oui, Votre Grâce, plaisanta Henry.

Son ton avait récemment changé ; il recérait désormais une infime pointe de jalousie.

James l'avait remarqué plus d'une fois depuis qu'il était entré en possession de son héritage. Ses camarades étaient des jeunes gens qui partageaient son intérêt pour le sport et qu'il croisait en s'entraînant à la boxe ou à l'escrime, à la chasse ou peut-être en fixant une cible au club de tir de Manton, discipline dans laquelle Henry Deeping excellait. La plupart d'entre eux n'avaient pas les poches très pleines. Certains vivaient des rentes que leur octroyait leur père et hériteraient, comme James ; d'autres disposeraient d'un revenu modeste toute leur vie. Tous préféraient l'activité physique aux salles de jeu enfumées ou aux beuveries.

Ils avaient été plus ou moins égaux. Mais la nouvelle situation de James l'éloignait d'eux et il sentait un fossé se creuser entre eux. Il avait suffi de la mort d'un vieil homme pour que son existence soit bouleversée. C'était particulièrement difficile avec Henry. Ils se connaissaient depuis l'âge de douze ans, lorsqu'ils étaient arrivés, tout intimidés, dans la même école.

— Nous allons chez Manton, si cela te dit.

Henry semblait contrit, comme s'il s'en voulait de ne pas le lui avoir proposé plus tôt.

— Je ne peux pas, malheureusement, répondit James.

Il préférait ne pas avouer qu'il se rendait à Tereford House. Ce qui en disait long sur le décalage entre Henry et lui. Ce dernier remarqua que sa réponse était fuyante, il l'aurait juré.

— Une autre fois, peut-être, dit le compagnon d'Henry avec un accent allemand.

James se demanda où Henry avait rencontré ce garçon. Il envisageait de faire carrière dans la diplomatie.

Ce Kandler avait peut-être quelque chose à voir dans ses ambitions.

Ils se séparèrent. James s'éloigna et s'engagea dans la rue étroite où se dressait Tereford House.

L'édifice en pierre, sans rien d'exceptionnel sur le plan architectural, était imposant. Les murs montraient des signes d'abandon et les volets aux fenêtres des étages supérieurs étaient tous fermés. Il n'y avait aucun ornement funéraire au-dessus de la porte d'entrée. En raison de l'excentricité de son grand-oncle, le défunt sixième duc du nom, James n'avait jamais mis les pieds dans la maison. Chaque fois qu'il s'était présenté à la porte, on l'avait éconduit.

Il actionna le heurtoir terni. En l'absence de réponse, il frappa avec le pommeau de sa canne. Il avait annoncé sa venue, naturellement et s'était attendu à un meilleur accueil. Enfin, la porte s'ouvrit. À peine eut-il fait un pas à l'intérieur qu'il fut assailli par une violente odeur de moisi et de renfermé. Une odeur lourde, qui s'insinuait dans les narines à la façon d'un invité importun. Elle imprégnerait rapidement ses vêtements et ses cheveux, soupçonna James. Il fronça les sourcils. L'atmosphère dans le vestibule plongé dans la pénombre, avec ses portes fermées de part et d'autre ainsi qu'à côté de l'escalier à révolution, était oppressante. Presque menaçante.

Une domestique âgée se tenait devant lui. Elle fit une brève révérence.

— Votre Grâce, dit-elle comme si l'expression ne lui était pas familière.

— Où se trouve le reste du personnel ?

Ils auraient dû l'accueillir en rang. Il leur avait amplement laissé le temps de se préparer à sa visite.

— Il n'y a que moi, Votre Grâce.

— Quoi ?

— Les clés sont là.

Elle désigna une desserte sur laquelle était posé un trousseau de vieilles clés.

James remarqua un bagage à ses pieds. Elle suivit son regard et ajouta :

— Ma foi, je m'en vais. Votre Grâce, le salua-t-elle.

Avant que James ait le temps de répondre, elle ramassa son sac de voyage et franchit la porte toujours ouverte.

Le bruit de ses pas s'évanouit, laissant dans son sillage un silence lugubre. L'odeur parut s'accroître, l'envelopper. La lumière diminua brièvement lorsqu'une voiture passa devant la maison et James dut se retenir de s'enfuir. Il avait un appartement agréable et spacieux dans Hill Street où il menait depuis plusieurs années une existence qui lui convenait tout à fait. Il était peut-être propriétaire de cette demeure désormais, mais rien ne l'obligeait à y vivre. Ou peut-être que si. Un duc avait des devoirs. L'idée lui vint que la domestique avait pu s'en aller en emportant des objets de valeur. Il haussa les épaules. Son sac n'était pas bien gros, il ne devait pas contenir grand-chose.

Il s'approcha de la porte à sa droite et tourna la poignée. Elle s'ouvrit de quelques centimètres avant de buter contre un obstacle. Il eut beau insister, elle refusa de s'ouvrir davantage. James dut appuyer l'épaule contre le panneau et pousser de toutes ses forces avant qu'elle cède dans un fracas trahissant la chute d'un objet volumineux. Il se glissa à l'intérieur, avant de s'immobiliser, bouche bée. La pièce – un grand salon dont le haut plafond était orné de moulures élaborées – était bourrée à craquer de tout un assortiment d'objets hétéroclites. Des meubles de différentes époques étaient empilés n'importe comment : canapés, chaises, tables, petites armoires. Des tableaux et autres objets de décoration étaient nichés dans tous les espaces disponibles. D'immenses pièces

de tissu, qui avaient peut-être été des draperies ou du linge de lit, recouvraient la masse qui montait plus haut que sa tête. Il ne restait pas la moindre place pour bouger.

— Dieu tout-puissant !

L'odeur de moisi était encore plus prononcée ici et un petit grattement furtif n'augurait rien de bon.

James revint sur ses pas en hâte. Il songea aux chambres des étages dont les volets étaient fermés. Étaient-elles toutes... ? Mais non, sans doute s'agissait-il là d'une salle réservée au fouillis. Il traversa le vestibule et essaya la porte située à gauche. Elle ouvrait sur une vaste pièce... dans le même état déplorable. Son cœur, qui n'était pas précisément dilaté de bonheur, se serra. S'il s'attendait que son accession à un rang élevé exige de sa part beaucoup d'efforts, il n'avait pas imaginé un tel chaos.

Un cliquetis de talons résonna sur le perron. La porte d'entrée était toujours ouverte et une jeune fille vêtue à la dernière mode pénétra dans la maison. Elle était accompagnée par une bonne et un valet de pied. Celui-ci s'apprêtait à fermer la porte derrière eux.

— Non ! ordonna James.

Le domestique se rétracta comme un cheval nerveux.

— Quelle est cette odeur ? s'exclama la jeune fille en portant une main gantée à son nez.

— Que fais-tu là ? lança James au fléau de son existence.

— Tu avais dit que tu irais voir la maison aujourd'hui.

— Et en quoi cela te regarde-t-il ?

— J'étais terriblement curieuse. Toutes sortes de rumeurs circulent à propos de cet endroit. Personne n'y a mis les pieds depuis des années.

Elle alla vers la porte du salon et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Oh !

Elle traversa le vestibule pour aller voir de l'autre côté.

— Juste ciel !

— En effet.

— Eh bien, tu as du pain sur la planche. Cela ne va pas te plaire, ajouta-t-elle en souriant.

— Tu n'as aucune idée de ce que je...

James s'interrompit, sachant que si, elle en avait justement une très bonne idée.

— Je connais mieux que toi tes propres affaires.

C'était presque vrai. À une époque, ça l'avait été. Cet aveu le ramena treize années plus tôt, lorsqu'il avait rencontré Cécilia Vainsmede. Âgé d'à peine quinze ans, orphelin depuis peu, il était plongé dans une dispute orageuse avec son tout nouveau curateur. Orageuse de son côté, du moins. Nigel Vainsmede, quant à lui, était évasif, visiblement au supplice et n'avait qu'une envie, disparaître. Ils étaient retombés dans l'un de leurs différends exaspérants où l'un provoquait et insistait tandis que l'autre se défendait et éludait. James avait déjà compris que son curateur était capable de consentir à une demande uniquement pour se débarrasser de lui, mais qu'il ne tenait jamais parole. Vainsmede était sujet à des trous de mémoire... délibérés, de l'avis de James. C'en devenait insultant.

C'est alors qu'une fillette blonde avait fait irruption dans la bibliothèque de son père et leur avait ordonné de cesser immédiatement. À neuf ans, Cécilia avait un caractère bien trempé et un regard beaucoup trop sévère pour son âge. Pris de court, James s'était tu. Au grand soulagement de Vainsmede. Ce jour-là, ils avaient instauré la routine qui leur avait permis de

fonctionner pendant les dix années qui avaient suivi. Ils ne s'étaient plus parlé que par le truchement de Cécilia. James lui disait : « S'il te plaît, dis à ton père... », et elle réglait la question, quelle qu'elle soit. James n'avait pas à implorer, ce qu'il détestait, et Nigel Vainsmede n'avait rien à faire du tout, ce qui était apparemment son souhait dans l'existence.

James et Cécilia avaient travaillé ensemble toute leur jeunesse. Cécilia n'était ni une amie ni un membre de la famille, mais une sorte de proche indéfinissable. Et elle le connaissait par cœur. Elle en savait bien plus à son sujet que lui au sien. Bien qu'il ait remarqué, de même que le reste de la haute société, qu'elle était devenue une ravissante jeune femme. Aujourd'hui, dans sa robe de mousseline à fleurs, avec son chapeau de paille orné de rubans myosotis assortis, elle était tout simplement charmante. Ses cheveux étaient moins blonds que lorsqu'elle était enfant, mais beaucoup mieux coiffés. Elle avait un visage de madone de la Renaissance, à l'exception des lèvres trop pulpeuses. Et des yeux bleus lumineux qui ne révélaient quasiment rien, il était bien placé pour le savoir. Non pas que cela eût la moindre importance pour le moment.

— Cela fait trois ans que ton père n'est plus mon curateur, souligna James.

— Et tu n'as pas fait grand-chose, depuis.

Il l'aurait volontiers nié, mais à quoi bon ?

— Je n'ai jamais compris pourquoi mon père avait désigné le tien pour être mon curateur.

— C'était étrange, concéda-t-elle.

— Ils étaient à peine amis.

— Même pas. Père était stupéfait en apprenant la nouvelle.

— Et moi donc !

James se rappela à quel point il avait été surpris et désarçonné lorsque, à quinze ans, on lui avait

annoncé qu'il resterait sous la tutelle d'un inconnu jusqu'à ses vingt-cinq ans.

— Et, pardonne-moi, mais ton père n'est pas vraiment un modèle de sagesse.

— C'est juste. Il est indolent et égocentrique. Presque autant que toi.

— Enfin, mademoiselle Vainsmede !

Il l'appelait rarement ainsi, puisqu'ils avaient décidé d'utiliser leurs prénoms lorsqu'elle avait douze ans.

— Je ne suis absolument pas indolent.

Elle dissimula un sourire.

— Si l'on tient compte des différentes activités physiques que tu pratiques, non. Mais je n'en tiens pas compte. Quoi qu'il en soit, j'ai souvent réfléchi à la curatelle. D'après ce que je sais de ton père, que je n'ai pas connu, bien sûr, j'ai l'impression qu'il préférerait être aux commandes.

Un bref éclat de rire échappa à James.

— Qu'il préférerait ! C'est un euphémisme ! Il avait une âme d'autocrate et un tempérament de tyran frustré.

Elle se rembrunit.

— Oui. Eh bien, justement, j'en suis venue à la conclusion que ton père a choisi le mien parce qu'il était convaincu que papa ne ferait pas grand-chose.

— Pardon ?

— Je crois que ton père était furieux à l'idée de ne pas être... présent pour superviser ton éducation et qu'il ne supportait pas l'idée que quelqu'un d'autre s'en charge.

James fronça les sourcils, s'efforçant de comprendre.

— Et donc, continua-t-elle, il a choisi mon père, parce qu'il savait qu'il ne s'épuiserait pas à la tâche pour tenter de modifier les arrangements existants.

L'étonnement réduisit James au silence un long moment.

— Sais-tu que c'est la meilleure théorie que j'aie jamais entendue ? dit-il finalement. Il se pourrait même qu'elle soit exacte.

— Inutile de paraître aussi stupéfait, répliqua Cécilia. Il m'arrive souvent d'avoir d'assez bonnes idées.

— C'est une idée drôlement tordue !

— Je te demande pardon ?

— Celle de mon père, pas la tienne.

James secoua la tête.

— Tu crois qu'il me faisait enrager pour éviter des changements ?

— S'il avait vécu..., commença-t-elle.

— Oh, cela aurait été bien pire : des rapports de force incessants.

— Pas obligatoirement. J'étais souvent agacée par mon père quand j'étais plus jeune, mais nous nous entendons bien, maintenant.

— Parce qu'il te laisse te conduire de façon scandaleuse, Cécilia.

— Balivernes !

James haussa un sourcil.

— J'adorerais savoir faire cela, s'exclama sa jolie visiteuse. Il se dit que tu as le rictus sarcastique le plus meurtrier de toute la bonne société, tu sais.

Il n'allait certes pas lui avouer qu'à l'âge de seize ans, il avait passé une partie de l'été à peaufiner ce haussement de sourcil devant son miroir.

— Et que je me rende pour une fois à un bal sans chaperon n'avait rien de scandaleux. J'étais entourée d'amies et de connaissances. Que risquait-il de m'arriver au milieu d'une telle foule ? Quoi qu'il en soit, à vingt-deux ans, je suis considérée peu

ou prou comme une vieille fille. Cela n'a donc pas d'importance.

— Ne dis pas de bêtises.

Pour avoir entendu les lamentations de jeunes gens de sa connaissance, James savait que Cécilia avait refusé plusieurs demandes en mariage. Elle était tout sauf une vieille fille !

— Je ne dis jamais de bêtises, répliqua-t-elle froidement.

Il s'apprêtait à lui assener une riposte acerbe lorsqu'il se rappela qu'elle était un véritable bourreau de travail. Et s'y connaissait comme personne en gestion de patrimoine et en affaires, son père se déchargeant sur elle de la majeure partie de ses tâches. Outre la curatelle, elle s'occupait de la plupart des affaires des Vainsmede. En vérité, elle s'était attelée à la curatelle comme James ne l'avait jamais fait. Il songea au défi qui l'attendait. Saurait-il la convaincre de le délester de certaines responsabilités ?

Elle était allée ouvrir la porte située au fond du vestibule.

— Il y a à peine la place de passer dans le couloir, ici, annonça-t-elle. Pour quelles raisons accumuler tous ces journaux ? Il y a là des années entières. Tu crois que toute la maison est dans cet état ?

— J'ai le sombre pressentiment que c'est peut-être pire. La seule domestique que j'ai vue a détalé comme pour concéder son échec.

— Une domestique ne suffit pas pour s'occuper d'un hôtel particulier aussi grand, même si ça n'avait pas été...

— Un tel capharnaüm ? Je crois qu'oncle Percival était bel et bien fou. Les gens le traitaient d'excentrique, mais l'état de cette maison...

James balaya le couloir encombré du regard.

— Je comprends qu'il ait toujours refusé de me recevoir.

— Tu lui as rendu visite ? demanda Cécilia.

— Bien sûr.

— Ah bon ?

— C'est si surprenant ?

— Ma foi, oui, d'ordinaire tu ne t'intéresses qu'à toi.

— Ne recommence pas avec ce vieux refrain.

— C'est la vérité.

— C'est davantage une question d'opinion et de définition, riposta James.

Elle écarta sa remarque d'un geste de la main.

— Maintenant que tu es le chef de famille, tu vas devoir t'améliorer.

— Cette appellation n'a aucun sens. Il faut que je remette de l'ordre là-dedans.

Il grimaça devant les piles de journaux.

— Mais pas plus que cela.

— Bien plus, objecta Cécilia. Tu as le devoir...

— Comme oncle Percival ? la coupa James en englobant la maison d'un geste.

— Sa défaillance est une raison supplémentaire pour que tu endosses tes responsabilités.

— Je ne crois pas.

Cécilia posa les mains sur ses hanches, exactement comme elle l'avait fait à neuf ans.

— Dans notre système, la plus grande partie de l'argent et l'intégralité du patrimoine foncier des grandes familles sont transmis à un seul homme, en l'occurrence toi. Tu es obligé de le gérer pour le salut de la dynastie.

Elle parut soudain dubitative.

— Si tant est qu'il y ait de l'argent ?

— Il y en a, répliqua-t-il.

L'argent avait été un sujet délicat pendant les années de curatelle. Et après, en fait. Son père n'avait pas laissé une fortune.

— Et beaucoup, apparemment. J'ai reçu la visite d'un banquier passablement aigri. Oncle Percival était pingre en plus d'être...

James regarda l'accumulation et conclut :

— Amateur de détritrus. Mais si tu crois que je vais tolérer les jérémiades de parents indigents, tu te trompes.

Il s'était toujours débrouillé lorsqu'il était dans le besoin. Que les autres en fassent autant.

— Tu dois prendre soin des tiens.

Elle fut interrompue par un bruit de froissement dans les journaux.

— Je crois qu'il y a des rats, dit James.

— Tu espères me faire peur ? Aucune chance.

C'était vrai. Il avait essayé bien des fois lorsqu'il était plus jeune.

— Je suis consumée par une curiosité morbide, ajouta Cécilia en s'avançant dans le couloir.

James lui emboîta le pas. Ses domestiques les suivirent, la bonne semblant mal à l'aise à la pensée des rongeurs.

Ils découvrirent d'autres pièces tout aussi encombrées que les deux premières. Le fouillis paraissait même encore plus dense à l'arrière de la maison.

— C'est un rouet ? s'exclama soudain Cécilia. Que peut bien faire un duc d'une chose pareille ?

— Manifestement, il éprouvait le besoin compulsif d'acquérir tout ce qui lui tombait sous les yeux.

— Mais comment peut-on tomber par hasard sur un rouet ?

— Dans la chaumière d'un métayer ?

— Tu crois qu'il le leur a acheté ?

— Aucune idée.

James écarta un pan de tissu qui pendait devant eux. Un nuage de poussière s'en échappa et les fit tousser. Il ravala un juron.

Enfin, ils débouchèrent dans ce qui avait dû être une bibliothèque. Il crut apercevoir des étagères derrière un amoncellement d'objets de toutes sortes. Il y avait un bureau, réalisa-t-il, ainsi qu'une chaise. Il ne l'avait pas tout de suite remarqué car il était enfoui sous des montagnes de documents divers. Sur un côté, une grande corbeille en osier débordait de correspondance.

Cécilia ramassa une liasse de feuilles sur le bureau, y jeta un coup d'œil et la repoussa. Elle fourragea dans la corbeille.

— C'est rempli de lettres, déclara-t-elle.

— Merveilleux.

— Puis-je ?

James lui donna sa permission d'un geste. Elle décaqueta une enveloppe située sur le dessus de la pile.

— Oh, l'heure est grave ! Ta cousine Elvira a besoin d'aide.

— Je ne connais aucune cousine Elvira.

— Je suppose que ce devait être une cousine de ton grand-oncle Percival. Elle a l'air aux abois.

— Ma foi, c'est tout l'intérêt d'une lettre de ce genre, n'est-ce pas ? Si l'on n'a pas l'air d'être aux abois, on est moins crédible.

— Oui, mais James...

— Mon Dieu, tu crois qu'elles sont toutes de cet acabit ?

Le panier était long comme son bras et presque aussi profond. Et rempli à ras bord.

Cécilia chercha plus au fond.

— On dirait qu'il s'agit uniquement de lettres personnelles, qui ont été jetées là-dedans. Je suppose qu'elles remontent à plusieurs mois.

— Ou plusieurs années.

Elles étaient couvertes de poussière, comme tout le reste.

— Il faut que tu les lises.

— Non, merci. Pour une fois, j'approuve les méthodes d'oncle Percival. J'aurais plutôt tendance à les jeter au feu, si allumer un feu ici n'était pas pure folie.

— Tu n'as donc aucun sens de la famille ?

— Aucun, confirma-t-il. Tu peux les lire, toi, si cela t'intéresse tant.

Elle fouilla parmi la strate supérieure.

— En voici une de ta grand-mère.

— Laquelle ?

— Lady Wilton.

— Oh, non !

Cécilia ouvrit le papier et lut.

— Elle a égaré un comte.

— Quoi ?

— Un héritier perdu de vue depuis longtemps a disparu.

— Qui ? Non, peu importe, cela m'est égal.

L'énormité de la tâche s'abattit soudain sur James, aussi menaçante que les piles d'objets autour de lui. Il leva les yeux. Un faux mouvement et tout lui tomberait dessus. Il ne voulait rien de tout cela.

Il vit quelque chose bouger à la périphérie de son champ de vision et aperçut un rat dans une fissure entre le pied doré d'un fauteuil et un gigantesque vase. La créature le fixa avec insolence, se sachant hors d'atteinte.

— Il ne manquait plus que cela, murmura James. Cécilia releva les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

Sur le point de lui montrer le rongeur, il se ravisa comme une idée lui venait à l'esprit. Au fil des ans, le père de Cécilia et lui-même avaient profité des compétences et de l'énergie de la jeune fille. Il le savait

et était quasiment certain qu'elle le savait aussi. Son père, en revanche, ne s'en était probablement jamais rendu compte. Mais Cécilia s'en moquait. Elle lui avait dit un jour que ce qu'elle avait fait et appris lui avait permis d'avoir une vie plus intéressante que celle à laquelle avaient droit la plupart des jeunes filles. Sa situation désespérée ne pourrait-elle pas la fasciner ? Au lieu de parler du rongeur, il lui adressa son sourire le plus charmeur.

— Peut-être voudrais-tu garder ce panier, suggéra-t-il. Il doit contenir toutes sortes d'histoires poignantes.

Ses yeux bleus étincelèrent comme si elle savait exactement ce qu'il avait derrière la tête.

— Non, James. Ce chaos t'appartient. En fait, je crois que tu le mérites.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Cela me rappelle ces légendes grecques dans lesquelles la chose qu'on essaye à tout prix d'éviter s'abat sur vous parce que c'est le destin.

— *La chose* ? répéta James en contemplant l'amoncellement de *choses*.

— Tu méprises toutes les tâches administratives. Or, celle-ci est monumentale.

— Tu as toujours été une fille exaspérante, décréta James.

— Comme je vais m'amuser à regarder ton entreprise d'excavation ! s'écria Cécilia avant de se détourner. Ma curiosité étant satisfaite, je m'en vais.

— Cela ne te ressemble pas de te dérober au travail.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est *ton* travail. Et comme tu l'as souligné, notre... collaboration s'est terminée il y a trois ans. Nous considérerons cette visite comme un adieu définitif à cette période.

Sur ce, elle sortit, laissant James à son désastreux héritage. Il ressentit soudain une pointe aiguë de

regret. Il mit cela sur le compte de la rancune due à son refus de l'aider.

Assise dans son salon, plus tard ce jour-là, Cécilia ne pouvait s'empêcher de sourire. James aimait l'ordre et détestait travailler dur. Cette maison faisait réellement penser au destin s'abattant sur lui à la façon d'un aigle fondant sur sa proie. Méritait-il son sort ? En tout cas, c'était amusant.

Elle prit conscience d'une impulsion, comme une démangeaison, qui l'incitait à remettre de l'ordre dans cette pagaille. Les lettres en particulier l'intriguaient. Elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur les gens qui avaient écrit au duc pour lui parler de leurs problèmes. Mais elle résista. Son association de longue date avec James était terminée. Elle avait ses raisons pour garder ses distances. Si aujourd'hui elle avait cédé à la curiosité, cela ne se reproduirait pas.

— Tereford s'en sortira, dit-elle, davantage pour elle-même qu'à l'autre occupante du salon.

— Hmm, marmonna sa tante, Mlle Valéria Vainsmede.

Cécilia lui avait parlé de l'amas d'objets divers dans l'hôtel particulier, mais, comme d'habitude, son prétendu chaperon avait à peine écouté. À l'instar du père de Cécilia, sa tante Valéria ne se souciait pas de ce qui se passait en dehors de sa sphère personnelle.

— Parfois, je m'interroge sur mes grands-parents, murmura Cécilia.

Ces derniers, décédés avant sa naissance, avaient engendré deux enfants blonds et joufflus qui ne s'intéressaient pour ainsi dire pas aux autres.

— Ils ne t'auraient pas plu, répliqua tante Valéria.

Il était impossible de savoir à quel moment elle surprendrait une réflexion et y répondrait, parfois après

des heures de silence. C'était déconcertant. Elle était penchée sur une petite boîte en carton qui renfermait certainement une abeille : rien d'autre n'aurait pu retenir son attention aussi complètement. Un carnet, une plume et un encrier étaient posés à côté.

— Vous croyez ? demanda Cécilia.

— Personne ne les aimait.

— Pourquoi ?

— Ils n'étaient pas aimables.

— De quelle manière ?

— De la même manière qu'une guêpe parasite essayant à tout prix de s'introduire dans la ruche.

Cécilia dévisagea sa tante, qui restait concentrée sur sa tâche, et se demanda comment on pouvait décrire ses propres parents sur un ton aussi désobligeant. On aurait dit que tante Valéria parlait de parfaits inconnus. Qu'elle méprisait, de surcroît.

Elle éprouva une soudaine bouffée de chagrin. Dieu que sa mère lui manquait ! Celle-ci était l'antithèse des Vainsmede. Chaleureuse, affectueuse, aimant plaisanter, elle avait même parfois sorti son mari de son égocentrisme et avait fait de leur famille un vrai foyer. Elle le faisait rire et remplissait d'amour les journées de sa fille. Son absence avait creusé un vide béant et glacial qui ne serait jamais comblé.

Cécilia prit une profonde inspiration. Puis une autre. Ces moments de tristesse étaient rares, à présent. Ils s'étaient peu à peu espacés depuis la mort de sa mère, quand elle avait douze ans, et qu'elle s'était trouvée du jour au lendemain sous la garde d'un père distrait. Naturellement, elle avait trouvé en elle les moyens d'aller de l'avant. Mais elle n'oublierait jamais ce jour, ni cette solitude désespérée.

Jusqu'à ce que James lui rende visite. Il était entré si discrètement dans ce même petit salon qu'elle n'avait remarqué sa présence que lorsqu'il avait prononcé

son nom. Sa tante n'était pas encore arrivée, son père était plongé dans ses livres. Elle avait sursauté en l'entendant dire :

— Cécilia.

Elle avait sorti les griffes, s'attendant à quelque plainte insensible à propos de ses affaires financières. Mais James s'était assis à côté d'elle sur le canapé, lui avait pris la main et lui avait dit combien il était désolé pour elle. Cette gravure de mode de dix-neuf ans, ce sportif accompli, qui l'avait si souvent narguée, avait fait l'éloge de sa mère avec une infinie gentillesse, compatissant à sa peine et au manque qu'elle allait créer. En particulier pour Cécilia, bien sûr. Après un instant d'incrédulité, elle avait fondu en larmes, s'était jetée contre lui et avait sangloté sur son épaule. Il avait supporté sa crise comme jamais son père n'en aurait été capable. Il avait tenté maladroitement de la reconforter et Cécilia avait compris que James ne se résumait pas à l'image qu'il donnait de lui.

Un valet vint annoncer de la visite et Cécilia chassa le passé de son esprit. Tante Valéria réagit en poussant un soupir de martyr.

Quatre demoiselles pénétrèrent dans la pièce en file indienne. Cécilia se leva pour les saluer. Elle n'avait attendu que Mlle Harriet Finch, dont la mère était autrefois une camarade de classe de la sienne. Mme Finch lui avait écrit pour demander conseil à propos des débuts de sa fille en société et Cécilia s'était proposée pour aider Mlle Harriet à acquérir un vernis de sophistication mondaine. Or, voilà qu'elle accueillait maintenant tout un bataillon de jeunes filles mal fagotées aux coupes de cheveux démodées.

— Bonjour, dit-elle.

Celle qui était la plus conventionnellement jolie du groupe, avec ses cheveux blond vénitien, ses yeux

verts, son grand front et sa ravissante silhouette, s'avança.

— Enchantée. Je suis Harriet Finch.

À en croire les ragots, c'était une héritière qui pesait lourd en termes de dot. « Décidément, que d'héritages ces derniers temps », songea Cécilia. Mais bien sûr, les gens mouraient, c'était ainsi.

— Et voici Mlle Ada Grandison, Mlle Sarah Moran et Mlle Charlotte Deeping, continua la jeune fille en désignant ses compagnes tour à tour. Ce sont mes amies.

Mlle Finch en parlait comme s'il s'agissait d'un service en porcelaine qui ne devait à aucun prix être cassé.

— Permettez-moi de vous présenter ma tante, Mlle Vainsmede, dit Cécilia.

Tante Valéria indiqua de l'index une de ses oreilles et déclara d'une voix forte et sans timbre :

— Très sourde. Désolée.

Elle retourna à sa boîte et à son carnet en tournant le dos aux visiteuses.

Cécilia étouffa un soupir. Sa tante entendait fort bien, mais s'obstinait à proclamer en société qu'elle était sourde. Ce devait être un secret de polichinelle dans la mesure où les domestiques savaient parfaitement qu'elle mentait. Cela étant, cette ruse lui permettait de jouer son rôle de chaperon sans se donner le mal de participer aux mondanités. Cécilia lui avait déjà reproché de faire semblant d'avoir un problème d'audition. Sa tante lui avait répliqué qu'elle n'entendait vraiment pas les gens qui parlaient pour ne rien dire.

— Mon esprit rejette leurs bavardages frivoles, avait-elle expliqué. Ils se transforment en une sorte de bourdonnement dans mon cerveau, et je me mets à penser à quelque chose d'intéressant à la place.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Cécilia en montrant le canapé à ses invitées.

Les jeunes filles prirent place en rang d'oignons. Elles ne croisèrent pas les mains, mais cela revenait au même ; leur expression était un mélange d'espoir et d'appréhension. Cécilia les examina en essayant de se rappeler qui était qui.

Mlle Ada Grandison avait d'épais sourcils autoritaires, des cheveux bruns raides, des yeux marron, un nez droit et des lèvres charnues.

Mlle Sarah Moran, la plus petite des quatre, était une jeune fille bien en chair et souriante aux cheveux blonds, au nez retroussé et aux yeux bleus lumineux. Malheureusement, ses sourcils et ses cils trop clairs la rendaient presque transparente.

La dernière, Mlle Charlotte Deeping, était grande, avait des cheveux noirs, un teint diaphane et un regard noir perçant. Elle semblait du genre acerbe.

— Je croyais que vous n'aviez pas de chaperon, dit-elle à Cécilia, confirmant cette impression.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Nous avons entendu dire que vous étiez allée à un bal toute seule.

— J'ai retrouvé mes amis là-bas, répondit Cécilia, ce qui était presque vrai.

Elle s'était jointe à des amis dès son arrivée. Cette escapade solitaire avait peut-être été une erreur de jugement. Mais c'était un scandale mineur, qui relevait davantage de l'excentricité, se dit-elle. Les règles et les conventions l'agaçaient maintenant qu'elle en était à sa quatrième saison mondaine.

— Ma tante vit avec nous depuis le décès de ma mère, expliqua-t-elle aux visiteuses.

— Je me doutais que c'était un raconter, répondit Mlle Deeping. On nous interdit tout, ici, à Londres.

Cécilia compatit. Eu égard à la désinvolture de son père et de sa tante, sa situation était inhabituelle. Cela faisait neuf ans qu'elle était la maîtresse de maison et plus longtemps encore qu'elle gérait les biens des Vainsmede. Son père s'en remettait à elle pour tout. De fait, Cécilia se demandait parfois par quel mystère elle était née, dans la mesure où son père ne s'intéressait qu'à la nourriture et à la lecture. Elle supposait que sa grand-mère maternelle lui avait tout simplement annoncé un matin qu'il était temps de se marier et avait trouvé un prétexte pour le traîner de sa chère bibliothèque à l'église le jour venu. Mais non, songea-t-elle, il avait aimé sa mère. Elle se cramponnait à cette conviction.

— Les situations sont différentes dans chaque famille, déclara Mlle Moran.

Celle-là aimait préserver l'harmonie, constata Cécilia.

— Et Mlle Vainsmede est plus âgée que...

Mlle Moran rougit et se mordit la lèvre comme si elle craignait d'avoir offensé son interlocutrice.

— J'ai trois ans de plus que vous, confirma Cécilia. Désirez-vous toutes mes conseils ?

— Il nous faut des vêtements neufs et de nouvelles coupes de cheveux, déclara Mlle Grandison.

Les autres opinèrent.

— Nous ne connaissons rien à Londres ni aux mondanités, qui n'ont plus de secrets pour vous, dit Mlle Finch. Ma mère pense qu'il serait sage de nous adresser à une experte.

— Ce qui ne répond pas exactement à ma question, dit Cécilia. Désirez-vous toutes les quatre entendre ce que j'ai à vous dire ?

Elles échangèrent des regards, communiquant silencieusement, puis hochèrent la tête de concert. Leur échange dénotait une solide amitié, que Cécilia

leur enviait. Beaucoup de ses amies s'étaient mariées et ne venaient plus à Londres pour la saison mondaine. Elles lui manquaient.

— Très bien. Je crois, mademoiselle Moran, que vous devriez foncer vos sourcils et vos cils. Cela mettrait en valeur vos très jolis yeux.

La jeune fille parut choquée.

— Ne serait-ce pas terriblement *osé* ?

— Peut-être un peu, concéda Cécilia. Mais nul ne le saura si vous commencez à les teindre avant vos débuts en société.

— Ne sois pas si prude, Sarah, intervint Mlle Deeping.

Cécilia se demanda si elle n'était pas tyrannique.

— Vous devriez porter des ruchés, dit-elle à cette dernière, soupçonnant que sa suggestion serait mal prise.

Ce qui fut le cas.

— Des ruchés, répéta la jeune fille d'un ton trahissant une profonde aversion.

— Pour adoucir votre silhouette.

— Pour déguiser ma lamentable absence de silhouette, vous voulez dire.

Cécilia ne la contredit pas. Elle n'éluda pas non plus le regard noir qui accompagna cette réflexion. Soit elles voulaient ses conseils, soit elles n'en voulaient pas. Elle ne les connaissait pas suffisamment bien pour s'en soucier.

— Vous n'avez pas parlé de mes sourcils, dit Mlle Grandison en les fronçant.

— Vous semblez en maîtriser les effets.

Prise de court, Mlle Grandison éclata d'un petit rire.

— Et moi ? s'enquit Mlle Finch.

On discernait un vague ressentiment, peut-être de l'amertume, dans sa voix. Ce qui était étrange, car c'était elle qui avait le moins à craindre de la bonne société vu sa fortune familiale.

— De nouveaux vêtements et une coupe de cheveux. Nous pouvons nous rendre chez ma modiste demain si vous voulez.

Rendez-vous fut pris.

— J'espère que cette saison se passera bien, soupira Mlle Moran.

— Il y en aura une autre l'an prochain, la consola Cécilia.

Elle entendit dans sa voix une pointe de lassitude et s'en voulut. Elle n'était pas de ces femmes languissantes qui prétendent être submergées par l'ennui.

— En ce qui me concerne, il n'y aura qu'une saison, déclara Mlle Moran en joignant les mains avant d'ajouter : C'est pourquoi j'ai l'intention d'en profiter *immensément*.

2

— Merci, dit James au domestique du club qui lui avait apporté son brandy.

Il but une gorgée et se carra dans le fauteuil capitonné près de la fenêtre. La nuit tombait et la pluie martelait le trottoir. À l'intérieur, tout était confortable. Chaleur, couleurs, lambris de bois et cuir lustré. Les clubs masculins étaient une merveilleuse invention, songea James. Ceux qui, comme lui, vivaient dans une petite suite y trouvaient des salles spacieuses et des repas délicieux. Le personnel était irréprochable. Avec des amis de passage, il bavardait ou disputait une partie de cartes conviviale sans avoir à faire l'effort d'organiser un rendez-vous. On pouvait y lire les dernières publications. C'était vraiment une excellente trouvaille. Il avala une nouvelle gorgée.

— Bonsoir, Tereford.

Tournant la tête, James découvrit un homme trapu debout à côté de son siège. Il ne se rappelait pas son nom, mais hocha la tête pour le saluer.

— Ma femme espère que vous assisterez à sa réception de vendredi, dit l'homme. Elle serait enchantée de vous y voir. Ma fille aussi. Encore plus comblée.

James se raidit. Le club était censé être un refuge, pas un terrain de chasse supplémentaire pour femelles ambitieuses. Il s'appliqua à afficher l'expression que

Cécilia avait qualifiée de rictus sarcastique le plus meurtrier de la haute société.

Cela eut l'effet escompté. L'homme tressaillit, marmonna vaguement et s'éloigna.

James réfléchit à sa nouvelle condition. Depuis qu'il avait hérité, il était assiégé par les jeunes filles et leurs mères. L'attention dont il avait fait l'objet en tant que simple héritier n'était rien comparée à ce déferlement maintenant qu'il détenait le titre et la fortune qui allait avec. Ce devait être ce que ressentait le renard au moment de l'hallali, songea-t-il. Sauf que le club était censé lui permettre d'échapper à tout cela.

Henry Deeping s'encadra sur le seuil, grand et mince, sa peau claire contrastant avec ses cheveux et ses yeux sombres. Il repéra James et le rejoignit.

— Bonjour, duc, dit-il.

— Je croyais que nous étions d'accord pour que tu ne m'appelles pas ainsi.

— Je n'ai pas pu résister.

Henry s'appropriä le siège en face de James et fit signe au serveur en désignant le verre de son ami.

— Alors, quel effet cela fait-il d'avoir soldé toutes ses ardoises ?

— C'est étrangement frustrant. J'ai la sensation d'une sorte de fin de partie.

— Mon pauvre vieux !

Une fois de plus, il perçut cette pointe d'amertume dans la voix d'Henry.

— Je suis content pour toi, tu sais, ajouta son ami comme s'il s'en était rendu compte également.

James hocha la tête. Il savait que c'était vrai. Henry était un garçon de bonne composition, vif et jovial, autant d'atouts pour sa carrière diplomatique. S'il avait eu besoin d'argent, James lui en aurait proposé. Mais ce n'était pas la question. C'étaient les circonstances qui les éloignaient.

— J'ai fait visiter Londres à Stephan Kandler, poursuivit Henry, visiblement pour changer de sujet.

— Qui est-ce ? demanda James en jouant le jeu.

— L'aide de camp de je ne sais quel prince allemand qui fait un tour d'Europe.

— Un parent du Régent ?

— Non, répondit Henry. Du moins, pas proche. Ils viennent d'un de ces petits pays au sud de la Prusse. Pas suffisamment importants pour que le gouvernement s'y intéresse. Mon oncle m'a demandé de lui donner un coup de main.

Il haussa les épaules sans avoir besoin d'en dire davantage. L'oncle d'Henry, bien implanté au ministère des Affaires étrangères, pouvait influencer sur son éventuel avenir là-bas.

Le deuxième brandy arriva. Ils burent leur verre en devisant d'amis communs et de courses de chevaux, et une heure plaisante s'écoula avant qu'Henry déclare :

— Je dois y aller. C'est le bal de lady Castlereagh ce soir. On m'a ordonné d'être présent pour les débuts de ma sœur en société.

James se tendit de nouveau.

Henry leva les mains, paumes en avant.

— Pas de panique, James. Ce n'est pas une allusion subtile. Elle ne te plairait pas. Et tu ne lui plairais pas.

— En es-tu certain ? Elles me trouvent toutes à leur goût, à présent.

— Pas Charlotte. Elle déteste tout le monde. Enfin, presque tout le monde.

James s'esclaffa.

— Une originale. Je vais peut-être vous accompagner.

Il ne voulait pas devenir un reclus comme son grand-oncle. Rien que d'y penser il en frémissait. Non, il n'en était pas question. Du reste, il appréciait beaucoup de choses dans la bonne société, ou du moins il les avait appréciées. Assurément, s'il continuait à se

montrer et à repousser toutes les avances, le marché matrimonial reconnaîtrait la futilité de l'entreprise.

— Excellente idée ! Cela ajoutera à mon prestige d'être vu en compagnie du nouveau duc de Tereford.

— Bon à rien, tu ne jouis d'*aucun* prestige.

— Raison pour laquelle j'ai besoin de t'avoir à mes côtés, répliqua Henry avec un grand sourire.

Ils éclatèrent de rire et se dirigèrent vers la sortie.

La troisième danse au grand bal de lady Castlereagh était une valse. Cécilia s'apprêtait à accepter une invitation lorsque James apparut et coula un regard noir au jeune homme qui s'était incliné devant elle avant de déclarer :

— Tu vas danser avec moi.

L'autre disparut dans la foule sans un mot. Cécilia fut à la fois mécontente et amusée.

— C'est un ordre, Votre Grâce ?

— Je peux te supplier si tu préfères.

Elle lui adressa un regard interrogateur et remarqua qu'il était particulièrement séduisant dans son habit de soirée. Comme toujours, ses cheveux noirs et ses yeux bleus offraient une combinaison frappante. Il avait vraiment un visage de statue antique. Apollon. Ou peut-être Mercure. Non, Mercure était trop... svelte. Définitivement Apollon, avec ce corps athlétique. Et pourquoi diable pensait-elle une chose pareille ?

— Si je danse avec toi, aucune mère ambitieuse ne pourra essayer de me jeter dans les bras sa descendance pleine d'espoir, ajouta-t-il.

— Tes flatteries me font rougir.

— Pourquoi devrais-je te flatter ?

— Pourquoi, en effet ?

Il lui offrit le bras et ils rejoignirent les autres couples sur la piste de danse. Les premières notes

résonnèrent. Il posa une main sur sa taille, elle glissa les doigts dans sa main libre et ils s'élançèrent en tourbillonnant. Cécilia savait que sa robe de gaze rose pâle était très jolie. Elle savait aussi d'expérience que leurs pas s'accordaient parfaitement. Elle se laissa aller au plaisir de valser avec lui. C'était un délice de flotter sur la piste, guidée par une main sûre, plus proche de lui qu'elle ne l'était d'aucune autre manière. Elle sentit ses joues s'empourprer et ce n'était pas uniquement à cause de l'effort. Une fois de plus, elle dut se rappeler qu'elle n'était *pas* amoureuse de James Cantrell. Ce serait absolument stupide et elle n'était pas stupide.

— Je suis perplexe, dit-il au bout d'un moment.

— Tiens donc ?

— Je te demande pardon, mais ce... déluge de jeunes filles qui se précipitent dans ma direction depuis la mort de mon grand-oncle est agaçant. Hier, deux d'entre elles sont venues jusqu'au club de boxe de Jackson.

— Pas à l'intérieur, quand même ?

— Non, elles rôdaient devant la porte et ont fondu sur moi quand je suis sorti. L'une d'elles a prétendu s'être tordu la cheville pour solliciter mon aide. Alors qu'elle n'avait rien demandé aux deux hommes qui m'avaient précédé.

— Ce n'étaient pas des jeunes filles convenables.

Celles-ci ne flânaient pas autour de Bond Street.

— Tu as sûrement raison. Mais cela ne les a pas empêchées de me tomber dessus pour babiller et se répandre en compliments sur ma « condition physique ». C'était scandaleux.

— Depuis quand t'inquiètes-tu du scandale ?

— Je vais m'y mettre si cela me permet d'éviter ce genre de minauderies. Je commence à comprendre oncle Percival. Peut-être vais-je vivre cloîtré dans cet hôtel particulier et refuser toutes les visites.

— Tu ferais mieux de les encourager. Puis de décréter que chaque visiteuse doit remporter un sac d'ordures en partant.

Il s'esclaffa.

— J'ai toujours adoré ta spontanéité !

— Ah bon ?

— Oui, tu es ma bouffée d'air pur. Tu es d'une honnêteté à toute épreuve depuis l'âge de neuf ans.

— Oh, même avant cela, je pense !

Son ton était sec, il faut dire qu'elle n'appréciait pas son ton condescendant.

— Heureuse d'être utile, ajouta-t-elle.

— Tu ne vas pas t'y mettre.

— Me mettre à quoi ?

— L'honnêteté est considérée comme une vertu, non ? C'était un compliment que je te faisais.

— D'un ton si condescendant, dit-elle en imitant le ton en question.

— C'est ridicule !

L'expression revenait souvent dans sa bouche et toujours avec conviction. James était toujours persuadé d'avoir raison. En fait, il était exaspérant. Cécilia s'apprêtait à le lui dire, mais il lui fit exécuter une virevolte et, l'espace d'un instant, elle eut l'impression de voler. Il la tenait si aisément, d'un bras si ferme et si solide, qu'elle se sentait aussi légère qu'une plume.

— Et puis, reprit-il, nous nous connaissons depuis tellement longtemps que nous n'avons pas besoin de feindre des sentiments ridicules. Je trouve cela très reposant.

Cécilia retomba brutalement sur terre.

— D'autant que nous sommes le même genre de personnes, conclut-il.

— Genre ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Je n'en suis pas vraiment certaine, James.

— Nous n'avons ni l'un ni l'autre l'idée saugrenue de tomber amoureux.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Allons, Cécilia, tu as refusé au moins quatre demandes en mariage, à ma connaissance.

— Quand bien même, n'est-ce pas la preuve que je crois à l'amour ? Et si j'attendais simplement qu'il arrive ?

— Bonté divine, c'est le cas ?

— À une époque, oui. Mais cela... ne s'est pas fait.

Il parut épouvanté par sa petite révélation, ce qui était humiliant. Cécilia savait pertinemment que James ne l'associait jamais à l'amour. Dans son esprit, il s'agissait de deux entités complètement distinctes. Elle aurait dû considérer les choses de la même façon que lui. Elle s'y employait. Elle avait si bien étouffé ses sentiments pour lui des années auparavant qu'ils avaient disparu ! Ou, si par hasard ce n'était pas le cas, jamais elle ne les autoriserait à ressurgir, même s'il se mettait à parler d'amour. Elle refusait de les voir bafoués par sa consternation, voire sa répulsion. Ce serait trop affreux. Non, ils s'étaient bel et bien volatilisés !

— Si bien que tu as renoncé à cette illusion ridicule, déclara James avec suffisance. Là, tu vois. Nous sommes semblables.

Cécilia n'essaya pas de le nier. Ç'aurait été risqué et futile, sans parler d'autres dangers qu'elle préférerait ne pas imaginer. Elle se contenterait d'apprécier le fait qu'elle ne pouvait parler à personne d'autre aussi librement qu'avec James.

— L'amour est une illusion ? hasarda-t-elle.

— Le genre d'illusion qui fait périr les poètes, assurément. Moi, par exemple, je me marierai par devoir, afin de procurer un héritier au duché. Et une maîtresse de maison, je suppose.